

4
L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO.
LIMITED.

POUR LES PETITES ANNONCES DE
DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC.
QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE
10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE
PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit Centigrade).

La guerre punique.

M. Clemenceau a eu raison de
le constater au cours de la ré-
cente discussion engagée au Pa-
lais Bourbon: il y a quelque
chose de cassé dans les rapports
entre l'Italie et la France: l'in-
cident du Carthage et du Manou-
bu par l'état d'esprit qu'il a ré-
vélé de part et d'autre, et sur-
tout en France, a ouvert entre
deux pays un fossé qui n'est
pas prêt d'être comblé. Un jour-
naliste italien de grand talent,
M. Scaerfoglio, le mari de
Mme Mathilde Scaer, faisait
justement observer l'autre
jour dans son journal le
Mattino, de Naples, que la cause
de tous les dissentiments qui
peuvent diviser la France et l'Ita-
lie est toujours la même: la
maîtrise de la Méditerranée ou,
si vous le voulez, la possession
de Carthage. M. de Bismarck
avait vu juste et loin quand,
pour semer la zizanie entre les
deux eours latines, il conseilla à
la France d'occuper la Tunisie.
M. Scaerfoglio développe à ce
propos, dans l'article auquel nous
faisons allusion plus haut, cer-
taines considérations que nous
ne pouvons résumer, car elles
jetent une vive lumière sur la
présente situation.

Un estomac complaisant.

L'homme qui avale des gre-
nouilles! Ce n'est pas un my-
the: il existe en chair et en os.
Il se nomme M. Mac-Norton et
se livre, depuis quelque temps, à
ce sport bizarre qui consiste à
avaler des grenouilles vivantes
et à les rendre aussi frétillantes
qu'avant leur absorption.
Le docteur Paul Farez, nous
dit le "Temps", qui a étudié avec
soin le phénomène, explique qu'à
force de faire travailler ainsi son
estomac, le jeune Mac-Norton
arrive à faire avec cet organe dé-
licat ce que n'importe qui fait
avec des poires de caoutchouc: il
le remplit et le vide à volonté.
Ainsi, lorsqu'il a introduit dans
ce qu'il appelle son aquarium une
certaine quantité de liquide, de
poissons et de grenouilles, il ren-
dra à son gré l'eau ou les ani-
maux!

George Grossmith.

Un des acteurs les plus popu-
laires de Londres, George Gros-
smith, est mort ces jours derniers
dans son cottage de Folkstone,
où il avait pris ses retraites depuis
quelques années. Il était né en
1847. Dès le plus jeune âge, il
avait manifesté de remarquables
dispositions musicales; à huit
ans, il jouait du piano en vérita-
ble virtuose; avec cela il avait
un talent de chanteur et des grim-
aces de mime qui le fai-
saient rechercher dans les sa-
lons mondains. Il commença
la vie sérieuse en faisant
du reportage à Bow Street
et en donnant au "Times" des
comptes rendus de courses célé-
bres. Il pensa au moment à se
faire avocat, puis il se décida
pour le théâtre où la variété de
ses dons devait trouver un meil-
leur emploi. Il eut de grands
succès dans "The Sorcerer",
dans "Pinafore", "Patience",
"Jolanthe", surtout dans le "Mi-
kado", auquel il ajouta une in-
finité de mots, d'effets et de jeux
de scène que l'auteur n'avait pas
prévus. A la ville comme au
théâtre, George Grossmith était
un pince sans rire dont on citait
les fantaisies. Il reçoit, un jour,
libellé au nom de son père qui
était mort depuis longtemps, une
feuille du fisc réclamant un dé-
faut l'Income-tax, sur un revenu
de 2,000 livres. Il écrit aussitôt à
l'administration: "Je suis heu-
reux d'apprendre que mon pau-
vre père est maintenant si bien
dans ses affaires, 2,000 li-
vres constituent une très
jolie rente, fort supérieure
à celle qu'il avait en ce
monde. Envoyez-lui cette bonne
nouvelle à sa nouvelle adresse et
joignez-y mes affectueuses félici-
tations." Une autre fois, Gros-
smith séjourna à Manchester
dans un hôtel où se trouvait Ir-
ving. Au moment de sortir, il
voit une foule assez considérable
stationner devant la porte.
"Est-ce moi?", demande-t-il, que
ces gens-là attendent-ils? Non,
répond le portier, c'est sir
Henry Irving. Grosssmith re-
monte dans sa chambre, se gri-
me devant la glace, pose un bri-
gand sur son nez, relève son col
de fourrure, enfonce de travers
son chapeau et redescend en imi-
tant le démarche bien connue de
son illustre confrère. Il est salué
par des acclamations. Quelques
instants après, Irving sort à son
tour et ne trouve plus personne.
Lorsque, plus tard, Grossmith lui
dit conté cette farce: "Mon-
sieur, dit le tragédien en feignant
de la colère, vous n'avez pas le
droit de faire cela; je paye ces
gens-là pour venir tous les soirs."

CODE DU MARIAGE.

M. Paul Paquignon, de la mis-
sion française à Tanger, vient de
traduire un manuel de félicité
conjugale qui date de l'an de grâ-
ce 1594. L'écrivain arabe Akmar
ben Kharridja s'y révèle comme
un sage moraliste et un psycholo-
gue pénétrant.
"N'épousez pas, dit-il, la plai-
santeuse, l'obscure, la convoi-
teuse, la brillante; autrement dit
celle qui frotte trop son visage
afin de le faire briller."
Voici maintenant qui dénote
un sens quasi prophétique du pé-
ril féministe:

La vie à bon marché.

Dans un salon de Washington,
on discutait la question de sa-
voir ce qu'une femme élégante
dépense pour sa toilette. Mrs C.
H. Anthony, d'Indiana, qui
évoque en ce moment la capitale
américaine par l'éclat de ses sou-
liers constellés de pierres pré-
cieuses, a établi le budget sui-
vant pour l'exercice en cours:
"Deux cents paires de bas de
soie à 2 dollars, 400 dollars; qua-
rante paires de gants, 175 dol-
lars; quarante paires de cha-
peaux couronnés, 750 dollars; dix
paires de souliers ornés de dia-
mants, 7,250; une paire à rubis,
400; trois paires à cailloux du
Rhin, 450; vingt quatre jupes
de soie, 240; soixante-dix jupes
de dentelle, 1,875; quinze éven-
tails, 225; trente robes d'après-
midi, 7,220; une robe de ve-
lours noir, 240; deux mille yards
de rubans, 1,000; vingt-cinq robes
de soir, 10,000; six sacs à main,
300; quinze négligés et kimono,
975; quatre fourrures, 7,000;
vingt tailleurs, 2,500; quar-
te chapeaux, 5,000; lu-
gerie, 2,000; autre lingerie,
2,000. Total 49,930 dollars, soit
249,630 francs." Mrs Anthony
estime que cette somme n'est pas
exagérée et qu'une femme qui
sait vivre ne s'habille pas à
moins. Toutefois, dans ce bud-
get, on pourrait signaler un cha-
pitre somptuaire: vingt-quatre
jupes de soie et dix de dentelle.

Le premier landaulet aé-rien.

Il est à quatre places conforta-
bles, avec carrosserie luxueuse.
Un siège à l'avant, avec tous les
leviers de commande, où d'ordi-
naire s'installe le chauffeur. Mais,
ici, le chauffeur sera un aviateur,
le landaulet n'ayant point de
roues, mais des ailes, de larges,
simples, avec un moteur de cent
chevaux et quatorze cylindres,
pacé à l'arrière, un, en la façon
du siège des "cubs" les fameux.
Il faut savoir ce premier né de
l'aviation pratiqué, tout près de
prendre son essor. Car c'est dans
une quinzième tout au plus qu'à
Etampes s'envolera le nouvel ap-
pareil, où M. Deitch prendra
place et qui pilotera M. Blériot
lui-même.

THEATRES.

THEATRE DAUPHINE.
La représentation du "Barbier
de Séville", donnée hier soir par
la troupe d'opéra Lambardi, a va-
lu à ses interprètes un éclatant
succès.
Tous les rôles ont été tenus à
la perfection, et le public, assez
nombreux, n'a pas ménagé ses
applaudissements aux artistes.
Ce soir les artistes de la troupe
Lambardi se feront entendre dans
deux opéras populaires, "Caval-
leria Rusticana" de Mascagni, et
"Paillasse" de Leon Cavallo.
TULANE.
"Single Man", la comédie à
succès dont le premier rôle est
tenu par le grand acteur John
Drew, restera à l'affiche jusqu'à
samedi soir inclusivement.
CRESCENT.
Le comédien Billy Clifford et
son excellente troupe donneront
encore trois représentations au
Crescent, une aujourd'hui et deux
samedi.

Feuilleton
L'ABEILLE DE LA N. O.
No 37 Commence le 1er février 1912
LE
Chasseur Mandit
GRAND ROMAN INEDIT
Par ELY MORTCLERC
PREMIERE PARTIE
IX
D'un bond, le notaire et sa
femme furent sur le sol.

—Mais l'exclama Me Sam-
son-Duquesnois, vous n'y pensez
pas, monsieur, il faut que je
passe, il le faut à tout prix. Je
suis Me Samson-Duquesnois, mon
étude brûle... Mes archives...
mes dossiers...
—Ah! c'est vous le notaire?
Eh bien, soyez rassuré, l'alarme
a été donnée à temps... on a pu
sauver les choses intéressantes.
Je n'en dirai pas autant du
mobilier par exemple. En ce mo-
ment, vos domestiques démen-
agent votre appartement...
On l'aura passé au coupie qui
s'élança vers la maison.
Sans se soucier de sa robe à
traine, Madame patageait dans
les flaques d'eau, contrant comme
une folle, afin de mettre à l'abri
ses objets précieux. Monsieur
courait aussi, mais moins vite
car il était plus gros.
Tous les deux levaient les bras
au ciel dans un geste désespéré.
Et ostant des cris, des appels,
des plaintes, tandis que les bra-
ves pompiers, impossibles, s'effor-
çaient à maîtriser le feu dévora-
teur.
Vers le matin seulement, ils
parvinrent à l'envoyer. Tout se
borna à des dégâts matériels,
l'immeuble n'avait que peu souff-
fert relativement.
Quant aux archives de notaire
on les retrouva pile méle dans
la boutique d'un marchand de
vins voisins, qui avait bien voulu
les garder.

Le coffre-fort immense, s'était
admirablement comporté. Gardien
fidèle et inviolable, seule sa
peinture s'était légèrement écaillé
sous l'action des flammes.
Ainsi donc, il convenait de se
réjouir, car le mal eût pu être
cent fois plus considérable.
Par exemple, impossible de se
rendre compte des causes de
l'incendie. Le calorifère n'était
point encore allumé.
Me Samson-Duquesnois avait
fait faire un feu de bois dans son
cabinet pendant l'après-midi,
mais lorsqu'on ferma l'étude, le
garçon de service avait pris soin
de bien reconvoir les cendres.
L'heure à laquelle s'était déclan-
ché le sinistre prouvait qu'il ne
pouvait être question de l'impru-
dence d'un fumeur.
A quoi, à qui attribuer ce man-
dit accident? C'est en vain que
l'on chercha. Et comme on ne
trouvait aucune explication plau-
sible, ce fut l'électricité que l'on
incrimina: un court-circuit.
Eh! oui, cela se pouvait d'au-
tant mieux, que le compteur fut
retrouvé ouvert. Tel était l'at-
titude générale, que le garçon
accusé de cette imprudence, ne
parvint jamais à se souvenir s'il
était réellement coupable.
Chacun sait que le peuple de
Paris est le plus serviable qui
soit au monde.
Assaillit que les premières
flammèches s'échappèrent des fe-
nêtres de l'étude, un passant at-
tardé donna l'alarme.

Les locataires de la maison,
ceux des immeubles voisins la-
rent sur pied en quelques minu-
tes, des agents accoururent, des
gens qui entraient chez eux, of-
frirent leurs services.
On dansait dans un hôtel pro-
che. Plusieurs hommes en habit
se mêlaient bravement au con-
tingent de sauveteurs improvisés.
On se heurtait, on se bousail-
lait... l'étude était transformée
en capharnaüm. Des mains fé-
breuses vidaient les cartonniers,
jetaient en tas les paquets de
dossiers enfermés dans des en-
veloppes de carton vert.
C'était un désarroi indescrip-
tible, des cris, des ordres confus
donnés par les uns et par les au-
tres, une anarchie complète à
force de bonne volonté mal com-
prise, car tout le monde voulait
commander à la fois, et les do-
mestiques du notaire n'étaient
pas les moins ahuris.
Parmi les gens les plus em-
pressés, se trouvait Yvon Car-
radec. Lui seul paraissait agir
avec méthode et avec sang-froid.
Malgré la fumée asphyxiante,
il opérât dans les dossiers un
triage prudent. Il les alignait
en tas réguliers, après avoir re-
gardé avec soin le nom inscrit
sur chacun d'eux.
A un moment donné, il trouva
le moyen de subtiliser adroitement
un de ces dossiers en le ca-
chant sous sa veste. Puis, pre-
nant une brassée de cartons, il

courut chez le marchand de vins.
Seulement, au lieu de revenir
directement à l'étude chercher
autre chose, il se enfila dans la
rue de Miramont.
Sous l'auvent d'une porte, sa
femme l'attendait. Sans mot dire,
Yvon lui passa le dossier.
Elle connaissait son devoir.
D'un trait, elle partit, tourna le
coin de la rue Vezelay où sta-
tionnait une automobile.
Le chauffeur, un homme barbu
à lunettes, se tenait à son poste
derrière le volant. Marianne sa-
uta sur la banquette, près de lui.
Assitôt la machine fila.
Un quart d'heure plus tard,
pas davantage, Marianne descen-
dit de l'automobile à la place
même où naguère elle l'avait
rencontrée. Ou la vit courir
vers le boulevard et se dissimiler
dans l'ombre d'une porte co-
chère, où l'identifia son mari la nuit
rejoindre.
Elle lui rendit le dossier; il
flâta à son tour, se mêla à la fou-
le, rentra dans l'étude et, fro-
lant de la confusion jeta le res-
taut de carton vert sur le tas
d'objets divers amoncelés en un
coin.
Ensuite, ma foi, jugeant qu'il
avait suffisamment fait acte de
solidarité humaine, Yvon éprou-
va le besoin de rentrer chez son
maître. Pédésamment, il en fut
à peine pour un quart d'heure.
Marianne préparait dans la
cuisine un grand bol de vin
chaud.

—Tiens, viens, dit elle à son
mari, avale moi ça, tu l'as bien
gagné.
—Le fait est, convint le Breton
que j'ai triché dur! Pas comme-
de du tout ma besogne. J'sais
trempe, crotté, sali, j'ai avalé de
la fumée à m'en rendre malade.
Enfin, nous avons réussi, mon-
sieur est satisfait, c'est l'impor-
tant.
—Ah! madame, on bien qu'il
est content! Il chante, figure-toi...
Tout à l'heure en pas-
sant près de son bureau j'ai
entendu qui chantait.
Par Notre Dame d'Anray, ça
ne lui est pas arrivé depuis bien
longtemps.
—Caradec prit un visage épa-
né.
—Tant mieux, dit-il en se frot-
tant les mains. Ça prouve que
Monsieur a trouvé ce qu'il cher-
chait. Y a du bon quoi!
Tu le croiras si tu veux, je suis
aussi content que toi... Quand
ça marche de son côté, cela mar-
che du mien.
—Pour sûr, amplifia Marianne,
on l'aime tant ce cher homme!
—Si on l'aime? Ah! ma fine,
on se jeterait au feu pour lui
dame! Et il le mérite! vu qu'il
n'y a pas de meilleur maître!
Le lendemain, Jacques Saint-
Oynan arriva plus tôt que de
coutume à la banque. Il dit à
l'huissier de l'antichambre
qu'on ne devait, sous aucun pré-
texte, le déranger, que pour tous

leaquemandeurs, Saint-Oynan ne
viendrait pas de la matinée.
—Vous m'avez compris? Je
veux terminer un travail urgent,
et n'entendez pas qu'on m'importune.
Du reste, je m'enferme et ne
répondrai à aucun appel. Lors-
que je serai libre, je vous son-
nerai.
Accounté à ces façons, l'huissier
s'inclina en silence.
Jacques passa de suite chez
son complice. Il fut accueilli
par un joyeux bonjour.
—Eh bien? Interrogea le mari
de l'Espagnole.
—Je sais ce que je voulais sa-
voir, je suis heureux.
—Toi as réussi!
—Aussi parfaitement que pos-
sible.
A cette heure, M. Samson-Du-
quesnois peut passer l'inspection
de ses propriétés et de ses livres.
Rien ne lui manque, et il a mis
au défi qui que ce soit de soup-
çonner que cet incendie fat l'en-
uvre de la malveillance.
—Ter douces?
—Sont devenues des certitudes,
des données et réconfortantes cer-
titudes.
—Mais encore?
—Béni soit la mémoire du feu
comte de la Morinière. C'était
un homme de précautions.
Il n'a pas voulu nous retirer
tout espoir, sachant que nous
sommes tous mortels jeunes ou
vieux, et que la grande faucheuse
frappe indistinctement.